

The pact

Tu observes la voûte qui domine ton horizon d'enfant. Tes petits yeux distinguent une fresque que tu lis comme un livre ou un film et qui occupe les longues journées froides que l'on t'impose dans cette cave. Tu as encore du mal à saisir l'intégralité du tableau. La lumière du jour pénètre encore trop difficilement par l'entrée étroite de la roche.

Il y a beaucoup de choses que tu ne connais pas compte tenu de ta très courte présence sur cette terre. Pourtant, ton esprit est déjà rempli de souvenirs qui défilent devant tes petits yeux endormis. Tu t'es vu ainsi regarder des images animées sur un écran et tu t'es surpris à rire. Tu n'as jamais pu reproduire ce rire une fois éveillé. Mais tu as au moins appris ce qu'était un film.

Tu es bien nourri par une cohorte de paysans aux yeux bridés. Plusieurs fois par jour, tu goûtes au lait d'une jeune femme qui n'est jamais la même. Chaque soir, ils sont nombreux à s'attrouper autour de ton berceau en osier et à murmurer des chants en se courbant en rythme. Cela a le don de t'endormir.

Hier, le lait avait un goût rance mais tu n'as pas pu communiquer ton courroux à la jeune fille. Tu as dû avaler tout le lait et le vomir plus tard. Tu comprends à cet instant que ta colère est stérile face à ton impuissance. Cela attise ta hargne.

A mesure que les jours défilent et que la lumière perce, tu découvres un nouveau pan de la fresque de la voûte. Aujourd'hui, tu souris devant le travail accompli. Tu peux enfin profiter du spectacle dans son intégralité. La longue queue que tu voyais s'allonger chaque semaine n'est autre que celle d'un dragon rouge qui a sans doute mieux protégé ta couche que n'importe lequel de ces paysans.

Quelques années plus tard, tu cours dans une forêt épaisse, pieds nus et le reste guère plus habillé. Tu as bien grandi et tu as surtout bien appris. Tu sais que ta naissance reste un mystère et qu'une légende qui annonçait l'arrivée prochaine d'un enfant dieu abandonné a parfaitement servi ton avenir.

Tu as vu comment des hommes incultes peuvent se révéler d'une aide indispensable à ton éducation. Tu as aussi détecté un comportement récurrent chez l'homme dans sa jalousie sans limites. Tu as vu dans les yeux de l'un d'entre eux une menace pour ton intégrité physique eu égard à ton statut d'enfant choyé.

Ce jour là, tu as saisi une bêche et tu l'as suivi jusqu'à la rivière qui débouche sur le delta. Il s'est accroupi pour vérifier ses pièges à Panga et tu as soulevé la bêche de tes deux mains. Tu es resté paralysé jusqu'à ce qu'il se retourne. Il aurait pu te tuer en te plantant son couteau de poche mais il a préféré prendre la fuite. Une fois qu'il a disparu, tes bras se sont détendus et tu as reposé la bêche.

Tu ne sais pas tuer. Tu ne peux pas tuer.

Tu as passé des nuits sans sommeil en craignant son irruption dans ta chambre. Il n'est jamais venu mais lui vivant tu n'aurais jamais été en paix. Tu t'es confié à Phan, de trois ans ton aîné.

Il n'est pas bien malin mais il a les bras de son père, noueux et forts comme les cuisses de nos porteurs. Il t'a surtout toujours vénéré comme l' élu capable de lui garantir une place au paradis des pêcheurs.

Tu t'es plaint des intimidations de ton ennemi et de ses moqueries. Tu n'as pas eu à beaucoup insister pour que Phan se propose de t'en débarrasser. Tu as délibérément refusé son offre en prétextant le goût du pardon qui n'a fait que te rendre encore plus brillant aux yeux de Phan. Et puis, tu as brisé les pièges de ton ennemi à la rivière. Il t'a surpris et t'as corrigé violemment. Ton visage tuméfié a suffi à déclencher la colère de Phan qui s'est empressé de noyer Huê. Ce n'est qu'à cette occasion que tu as su comment il s'appelait.

Mais Phan n'avait pas ta force de caractère et il a vite cédé durant l'interrogatoire des sages du village. Il était temps que tu quittes les lieux pour de plus grands espaces. Tu as erré des jours et des nuits entre rizières et forêts, vents et moussons, jusqu'à tomber d'épuisement aux pieds d'un arbre centenaire.

Les loups ont vite reniflé ta sueur et senti ta faiblesse. Ils ont tourné autour de l'arbre comme s'ils le craignaient malgré tout. Un mâle alpha s'est détaché de la meute et t'a rejoint avec des enjambées mesurées. Il t'a regardé et a baissé les yeux avant de s'étendre à tes pieds.

Tu as survécu grâce à leur chaleur. Tu as compris alors que les hommes te craignent tandis que les bêtes te respectent.

Tu as rejoins un orphelinat à Hai Phong et tu as vite imaginé ce que tu pouvais attendre des couples d'occidentaux qui venaient avec des bonbons ou des jouets Star Wars qu'ils te présentaient comme le cadeau ultime. Tu as aussi réalisé que ce n'étaient pas eux qui te choisiraient mais l'inverse.

Tu as porté ton dévolu sur un homme et une femme habitant en Suisse. Tu as cherché sur internet leur pedigree et tu n'as pas été déçu. Le père avait une fille et sa page Facebook t'as permis d'apprendre beaucoup de choses très utiles. Tu avais presque 8 ans et il était temps pour toi de prendre ton envol.

...

Je me suis réveillé avec une 'casquette', cette fameuse gueule de bois qui s'impose sur tout le sommet de mon crâne. Ce sont celles dont j'ai le plus de mal à me débarrasser. Je me suis redressé en grimaçant de douleur et je me suis traîné jusqu'à la salle de bain de cette chambre Hilton de Prague.

Dans la glace, j'ai vu un type de quarante ans dont le tatouage en forme de dragon sur la poitrine lui rappelait un souvenir qu'il aurait préféré oublier. Je savais que Lisa n'aimait pas cet ornement. Il me rattachait à une vie qu'elle méprisait, celle des mes 15 ans de service dans les opérations extérieures de l'Etat français au sein des forces spéciales.

Il y a deux raisons qui poussent un homme à se tatouer un dragon sur le torse. L'alcool et un pari. J'ai eu les deux. Mais je ne regrette rien. Il m'a porté bonheur car depuis j'ai quitté l'armée et Lisa.

Après l'armée, beaucoup d'entre nous sommes victimes du syndrome Rambo. On n'arrive pas à reprendre pied dans la vie civile. On doit fermer notre gueule et accepter d'être protégé par des femmes flics en surpoids ou des binoclards de 60 kilos. C'est comme ça.

Moi, j'ai eu la chance de sauver la peau à un vieux type qui se faisait embrouiller par trois racailles à la sortie d'un métro. J'ai mis une béquille au plus jeune avant d'enchaîner une droite sur le second. Quant au troisième, je n'ai pas eu le temps de m'en charger. Le vieux l'avait déjà planté avec son cran d'arrêt.

On s'est observé de longues secondes avant que je ne repère un tatouage intéressant sur son avant-bras. Son dragon était plus élancé que le mien et tirait une langue de feu alors que le mien crachait ses flammes.

J'ai déboutonné le haut de ma chemise et nous nous sommes souri avant de partager plusieurs bières dans le premier troquet.

Cet homme est devenu mon mentor. Il m'a initié à son métier en m'inculquant des bases essentielles. Avec lui, j'ai appris à maîtriser les subtilités de ma langue et à parler un anglais courant. J'ai découvert une centaine de méthodes pour éliminer sans bruit une cible alors que je pensais en savoir déjà trop. J'ai assimilé la différence entre le costume demi-mesure et le prêt-à-porter. Bref, je suis devenu l'un des leurs.

J'ai intégré l'agence il y a cinq ans.

Ces mercenaires en civil dont je fais partie se retrouvent chaque année à un rassemblement connu à la dernière minute pour échanger conseils, expériences et Martini Dry. J'étais présent au dernier barouf à Hong-Kong, dans un ancien temple bouddhiste reconverti en bar de nuit. J'ai appris grâce à un Chilien comment piquer mortellement une victime dans la hanche avec un stylet. Très efficace dans les transports en commun aux heures de pointe.

Le métier a aussi ses travers. Il ne supporte aucune défaillance nerveuse. J'ai connu un confrère japonais qui avait fait ses classes chez Toyota. La rigueur et le contrôle de soi, il connaissait par cœur. C'est une religion chez les constructeurs nippons. Et puis un jour, il a craqué. Un SDF un peu collant l'a insulté pour une obscure raison et le Japonais ne l'a pas supporté. Il l'a éventré d'un coup de wakizashi, une sorte de sabre miniature cruciforme. Le type est tombé dans ses bras alors que le sang inondait sa redingote de laine miteuse.

Mon collègue nous a raconté qu'il avait alors pensé à ce film avec Dustin Hoffman, *Marathon Man*, dans lequel un ancien nazi poignarde une rescapée en plein quartier juif à New-York. Dans le film, les passants n'y voient que du feu mais d'après notre collègue nippon, dans le métro de Tokyo aussi.

Le marché de la liquidation privée est estimé à plus de 3 milliards de dollars et en croissance à deux chiffres depuis la crise de 2008. C'est une étude officieuse du cabinet KPMG commanditée par le département d'Etat américain qui l'accrédite. Ces revenus ne sont pas imposables et cela contrarie grandement l'IRS, collecteur des impôts aux Etats-Unis, et la CIA mais pour d'autres raisons.

Quand on a les moyens, on préfère éliminer physiquement plutôt que de dépenser des fortunes en procès interminables. L'Amérique est devenue un état procédurier qui refuse toute explication franche et virile. Eliminer physiquement son adversaire permet à mes clients de se replonger aux racines de la négociation selon leurs ancêtres, celles du sang et de la sueur.

Sur ma carte de visite, vous ne trouverez ni nom ni adresse, juste une boîte postale. Envoyez-moi un courrier, de préférence en écriture manuscrite, et préparez votre rendez-vous comme un entretien d'embauche. J'ai en moyenne trois demandes par semaine et la sélection s'impose d'elle-même. Il sera toujours temps de parler d'argent. Mais je veux connaître en détails la victime. Plus vous en ferez un personnage de roman, plus vous rendrez mon travail intéressant.

J'ai alors traîné ma carcasse jusqu'à ma chambre mais mon regard brumeux a décelé la présence d'une lettre au pied de ma porte. Je ne reçois aucun courrier. Mes factures sont toutes réglées en ligne et mes clients me joignent sur un numéro privé. Je me suis interrogé et je suis resté planté là à la frontière d'une zone qui me semblait radioactive.

Sur le moment j'ai pensé que l'agence me notifiât ma mise à pied. Ou que l'enveloppe contenait une poudre suspecte. Ce ne serait pas la première fois qu'un jeune chien fou aurait menacé de me liquider et de récupérer mes contrats.

J'ai finalement souri devant tant de fébrilité. Un instant plus tard, j'avais en main une enveloppe d'un papier épais légèrement strié et sans doute imprimé chez Label & Rénor, l'un des plus grands artisans papetiers suisse. A force de recevoir du courrier du monde entier, j'ai pu établir une véritable hiérarchie des acteurs du marché et Label & Rénor tenait le haut du pavé.

L'écriture souple et élégante semblait avoir été dictée par le Montblanc à bille de référence 1978. J'ai glissé l'enveloppe sous mon nez et j'ai reniflé un effluve d'eau de toilette Garnier. J'ai alors identifié l'auteur de la missive comme un homme d'une quarantaine d'années, sans doute banquier de profession et donc particulièrement attentif à sa manucure. La très légère signature de l'ongle de son index contre le rebord de l'enveloppe en était la preuve.

Voici la retranscription littérale du courrier qui me fût donc adressé en date du 3 janvier 2010.

Monsieur,

Je me permets de vous contacter de la part de Monsieur Rodolphe Bresser, un ami, qui m'a encouragé à solliciter vos services. De ce fait, je vous transmets le code confidentiel assurant de ma bonne foi : 07854-CDE.

Je serai bref car je sais votre temps compté et je sais aussi que vous jugez de la pertinence d'une « affaire » dès les premières lignes du pitch...

Ma femme et moi-même avons deux enfants. J'ai une fille d'un précédent mariage, Sabine, et ma femme a un fils, Lee. Nous souhaiterions les voir disparaître. Nous sommes conscients que l'infanticide est un acte particulièrement engageant mais nous avons mûrement réfléchi à la question et n'avons vu aucune autre alternative.

Nos enfants nous haïssent et nous pensons sincèrement qu'ils fomentent de nous tuer un jour ou l'autre. Nous ne pouvons attendre ce moment-là, tels des agneaux allant à l'abattoir.

Maintenant, vous devez très certainement vous interroger sur leurs motivations... Ma femme a eu un geste violent à l'égard de son fils il y a 2 ans de cela. A l'âge de huit ans, Lee était un enfant introspectif et sourd à toute forme d'autorité. Durant l'une de ses crises, ma femme l'a saisi par le bras et l'a tiré avec elle dans l'escalier de notre maison. Le bras de notre enfant s'est disloqué brutalement entraînant sa paralysie définitive. Ma fille, Sabine, a toujours été très proche de son demi-frère et nous a reproché de plus en plus violemment le handicap de Lee. Ce dernier a souffert d'un retard scolaire et de moqueries permanentes de la part de ses 'camarades' de classe.

J'ai découvert des liens Wikipedia sur l'ordinateur de ma fille qui m'ont aussitôt alerté. Elle a accumulé toutes sortes d'informations liées aux empoisonnements et sur les méthodes évitant toute trace d'identification de la substance utilisée. Je dois vous avouer que le fait qu'elle ait souligné au Stabilo le cyaride, un poison réputé pour 'acidifier' le système nerveux et ainsi occasionner de terribles douleurs pendant environ trois minutes, m'inquiète au plus haut point. Il ne s'agit plus de simples préméditations de meurtre mais de tortures...

Au vu de l'urgence de la situation, je vous propose donc une avance de 500 000 euros payable sous 48 heures sur le compte de votre choix et un solde de 1,5 millions d'euros une fois le travail effectué. Je tiens à vous préciser qu'en ma qualité de professionnel du milieu bancaire j'ai de très bonnes relations avec la Bank of Cuba Unlimited. Ses apparences sont trompeuses. Son siège à Cuba lui permet une indépendance et une discrétion totale grâce à la coopération active du gouvernement cubain. En vous remerciant d'avance de votre compréhension et en souhaitant pouvoir collaborer avec vous au plus vite, veuillez recevoir l'expression de mes sentiments les meilleurs.

J'ai vérifié sur Google les traces que Monsieur de Weers avait laissées derrière lui bien que pas grand-chose ne m'ait paru suspect. L'homme était à la tête d'une banque privée d'affaire familiale comme il en existe une vingtaine à Genève. Plusieurs liens renvoyaient aux sections 'people' locales où le couple semblait prendre un plaisir certain à se faire photographier sous toutes les coutures.

Son épouse sortait d'un précédent mariage dont la fin tragique avait visiblement secoué la petite communauté luthérienne des rives du lac Léman. Son mari fût retrouvé empalé sur les herses entourant la propriété. Le mode opératoire du suicide reste encore aujourd'hui un mystère.

Lee avait été adopté par madame de Weers et son mari au Laos. Un numéro d'archive du magazine Digital Worldwide Foster Parents commandé par mes soins m'apprit que le gosse avait été retrouvé abandonné dans un bois, prétendument nourri par une louve. Madame de Weers balayait de telles allégations dans l'article mais savourait néanmoins l'aspect naturaliste du tableau. Un enfant sauvé des bois tel Moïse sauvé des eaux, oui. Mais un enfant allaité par

une bête, non.

Je cliquai une dernière fois sur l'une des photos du magazine dédié aux futurs parents adoptifs. Lee y apparaissait dans les bras de sa mère à l'aéroport de Genève. L'enfant fixait l'objectif avec une rare intensité. Sa mère affichait un sourire éclatant comme si elle venait de remporter un concours pour acquérir l'enfant de son choix. Son époux fermait la marche, l'air sombre.

A la mort de son mari, madame de Weers hérita d'un joli pactole de 800 000€. Elle n'attendit pas longtemps avant de retrouver un foyer pour Lee qui, par la même occasion, se trouva nanti d'un second prénom, John, en hommage au grand-père irlandais de monsieur de Weers.

La banque de Weers avait traversé plusieurs années tourmentées depuis 2009 mais avec les quantitative easing de la BCE, les profits étaient repartis à la hausse avec un EBITA de 36 millions d'Euros en 2010 selon la Gazette de la profession. La confirmation de la solvabilité du client pour un tel montant ne m'a pas fait hésiter bien longtemps. J'avais déjà repéré une île au large des côtes de Saint Domingue dont le propriétaire demandait 2 millions d'euros tout juste. L'équation était simple ; une dernière affaire et ma retraite avait sonné.

Néanmoins, mon inconscient n'avait pas encore parlé et Dieu sait qu'il peut se révéler bavard en certaines occasions. La plupart de mes collègues auraient entrepris l'éradication des gamins sans demander leur reste. 2 millions d'euros sont une somme dans la tranche supérieure de nos revenus, disons l'occasion d'une vie... Mais toucher à des enfants représentait pour moi un interdit moral. Comme je vous l'ai dit, je 'fais' des sentiments comme d'autres n'en font pas...

Ma philosophie de vie est simple. Un adulte a déjà vécu. Il a commis des erreurs pour lesquelles il doit payer. Il a eu des opportunités de se racheter et s'il ne les a pas saisies, il mérite une sanction. J'ai, encore une fois, ce loisir de choisir mes contrats et ce sont donc mes règles.

J'ai fait ma recherche sur Twitter et Facebook. La page de leur fille, Sabine, m'a tout de suite plu. Elle avait peu d'amis ce qui n'était pas pour déplaire à un solitaire comme moi et son visage de porcelaine avec ses longs cheveux noirs et son regard sombre me l'ont rendue aussitôt sympathique.

Quelque chose en moi me poussait à la rencontrer bien que son destin tragique soit alors entre mes mains. Et puis, il y a eu ce dragon rouge parmi ses amis. Son frère Lee, plus jeune, avait pourtant déjà 653 amis et un visuel de dragon en guise de photo. Je ne pouvais pas ne pas les croiser.

Je suis parti un jeudi par le TGV de 16h45 en ayant prévu un premier rendez-vous avec Monsieur de Weers et sa femme le soir même. A la gare de Genève, j'ai passé la douane sous l'une de ma douzaine d'identités, celle de Mark Svenska, professeur d'économie à l'université de Copenhague. Le douanier helvétique m'a dévisagé plusieurs fois tout en feuilletant mon passeport. J'ai caressé négligemment ma moustache tout en prétendant poursuivre une conversation en danois sur mon portable. Mes quelques notions de la langue d'Andersen ont semblé convaincre définitivement le fonctionnaire zélé.

J'aime le passage de frontières et je regrette les coups de tampon certifiant de nos aventures supra-nationales comme autant de trophées. J'ai pris place dans le coupé Mercedes SLK loué chez Avis. Un petit plaisir que je m'accorde à chaque nouvelle affaire. J'ai testé ainsi presque toutes les gammes des sportives allemandes sur le compte de ma société immatriculée au Bahamas.

La route menant à la propriété des Weers longe le lac Léman sur deux kilomètres avant d'atteindre une enceinte grillagée du plus bel effet. Des piques de plus de trois mètres de haut découragent les plus curieux tandis qu'un discret système de télésurveillance ausculte mes mouvements. Je me suis tenu de trois quart, tête basse, pour ne laisser qu'une vague présence fantomatique sur le serveur de la société de surveillance.

Je me suis identifié devant le visiophone en demandant à Madame de Weers si leur villa était en vente et en me présentant comme un agent immobilier luxembourgeois. Elle me répondit que la villa venait déjà d'être vendue à un couple d'Américains et m'ouvrit la grille. C'était notre code. Votre hébergeur de compte mail vous demande régulièrement de répondre à une question secrète pour vérifier votre identité ; je fais de même avec mes clients. Cela les rassure et officialise notre entrevue, lui donnant un simulacre de roman d'espionnage que mes employeurs ne dédaignent pas.

Une femme de maison m'a ouvert les portes de la villa et m'a conduit dans un salon gigantesque dont la baie vitrée dominait une terre de sable privative. Je distinguais deux transats sous un parasol aux effigies Ralph Lauren quand Monsieur de Weers est apparu.

J'ai tendance à surprendre les gens en profitant d'un pas agile et silencieux, fruit d'une longue expérience professionnelle. Mais là, le banquier m'a totalement pris au dépourvu en s'approchant de moi sans attirer mon attention. Je déteste être surpris et encore plus par des inconnus auprès de qui je suis censé m'imposer.

Monsieur de Weers me dépassait de quelques centimètres frisant allègrement avec le mètre 90. Efflanqué mais avec un certain charme il me rappelait l'acteur Jeremy Irons dans *Le mystère Von Bülow*. L'homme fumait en tirant délicatement sur un porte-cigarette d'or et d'argent et portait un costume de flanelle gris foncé sur-mesure. C'est un coup d'œil que seuls les initiés connaissent. Le sur-mesure se jauge à la descente des bras et aux épaules mais c'est une autre histoire.

Nous avons discuté de tout et de rien pendant quelques minutes, installés dans des canapés de tissu immenses qui vous avalaient par glissements successifs. J'ai refusé un whisky écossais de 20 ans d'âge pour garder l'esprit clair. Madame de Weers nous a rejoints et la femme de chambre a fermé les magistrales portes du salon comme celle d'une église.

En observant Monsieur de Weers éteindre nerveusement sa seconde cigarette, j'ai tout de suite compris qui portait la culotte dans le couple. Madame de Weers était aussi grande que moi, très mince, avec un regard capable de lire vos pensées les plus secrètes. Elle n'était plus du tout la même que celle que j'avais épinglée sur Google.

Ses cheveux épais s'étaient affinés et blanchis tandis que sa peau s'était flétrie au niveau des joues et resserrée autour des lèvres. Bref, l'inverse l'aurait mieux servie. Elle se versa une dose de Gin que n'aurait pas reniée un alcoolique patenté. Alors que son époux m'expliquait les différents indices qu'il avait découvert dans la chambre de sa fille concernant son projet d'homicide, Madame de Weers l'interrompit et m'ordonna sèchement d'éviter d'infliger toute forme de souffrance aux enfants.

A ce stade, j'ai décidé de rapidement reprendre les choses en main. Il fallait marquer le coup et rappeler qui tenait les rênes dans cette histoire. J'ai exigé mon avance de 500 000 euros telle une star hollywoodienne exigeant son 'Pay or play'. Si vous désirez obtenir les services d'un acteur bankable, il vous faut bloquer son agenda pendant plusieurs mois et cela se paie très cher. Si le film ne se fait pas, vous perdez l'intégralité de la mise.

Dans mon cas, et sachant que j'étais moi-même une sorte de star en matière de liquidation, j'ai imposé aux époux de Weers le paiement non remboursable des 500 000 euros.

Monsieur de Weers est allé chercher un sac de voyage à main Vuitton tandis que sa femme me devisageait comme si je me rendais coupable d'un odieux braquage. Une fois le sac de voyage à portée de main je me suis enquis des fameuses preuves de préméditation de meurtres chez les enfants de Weers.

Le père et la mère ont échangé un regard entendu et le mari s'est éclipsé dans une pièce adjacente. De mon siège, je pouvais suivre les mouvements de Monsieur de Weers qui s'appliquait à ouvrir un coffre-fort derrière un bureau en laiton. Sa femme s'est étonnée qu'un homme de 'contrats' comme moi s'interroge sur les motivations de ses clients. J'ai déroulé ma charte de bonne conduite et j'ai souligné que l'infanticide n'avait pas mes faveurs. Elle me

dévisagea comme si elle venait d'entendre un militant de la décroissance.

Monsieur de Weers est revenu avec un dossier qui aurait pu passer pour n'importe quel dossier de travail. Il y avait des intercalaires de couleur qui attestaient de l'enquête minutieuse des parents.

Ma fille a prévu de nous assassiner pendant les vacances de Noël en simulant un accident sur la route menant de Gstaad à notre chalet. Le mode opératoire a été mûrement réfléchi.

Je n'ai pas pu réprimer un léger sourire en imaginant une gamine sciant l'arbre à roues du véhicule. Il m'a, dans la foulée, tendu plusieurs clichés pris par un détective privé. Sur plusieurs d'entre eux, le zoom serrait une jeune fille en discussion avec un jeune garagiste devant une Fiat 500 décapotable surélevée.

Elle s'est assurée les services d'un garagiste débutant. Il travaille pour le garage qui assure la révision annuelle de nos trois véhicules. L'individu a été mis sur écoute. Vous avez les retransmissions de son portable ici.

J'ai suivi du regard l'index de Monsieur de Weers et j'ai parcouru des yeux ce qui semblait être une conversation entre le jeune homme et Sabine. Des copies d'écran constituaient la majorité du reste du dossier. Elles faisaient apparaître des consultations régulières de sites douteux traitant de la confection de bombes artisanales ou de produits toxiques. Sabine, sous le pseudonyme, Megamind, investissait le forum privé d'une clique de dégénérés se passant des combines pour tuer le plus efficacement possible... Bref, le détective avait fait du bon boulot.

Et votre fils ? Il semble sous l'emprise de sa sœur. Pourquoi doit-il disparaître ?

J'ai décelé un rictus que madame de Weers s'empressa de dissiper. L'immensité de la pièce fut soudain plongée dans un silence qui ne fut rompu que par les piailllements de deux moineaux du Japon. Les deux piafs se berçaient en chœur sur la balançoire d'une cage en fer pendue au-dessus d'une des portes-fenêtres.

Lee est multiple.

C'est tout ce que s'autorisa à lâcher madame de Weers avant d'être sauvée par l'apparition de l'intendante. L'annonce du déjeuner jeta un bref moment de désarroi et madame de Weers préféra interroger son époux du regard.

Vous vous joignez à nous ? me proposa-t-il.

C'est refusé par nos conventions syndicales, j'assénaï avec une certaine candeur.

Les deux époux soutinrent mon regard sans un mot. J'ai saisi la sacoche de cuir qui maintenant m'appartenait et qui pesait son poids en billets de 500 euros. Alors que je prenais le chemin de la porte, Madame de Weers a fondu en larmes. Elle m'a rattrapé en trois enjambées et m'a saisi le bras avec une force insoupçonnée.

Suis-je monstrueuse moi aussi ? m'interpella-t-elle.

Elle s'approcha de moi jusqu'à ce que son effluve de Chanel devienne insupportable. Ses pupilles s'assombrirent et une vague odeur de gel dentaire vint irriter encore plus mon odorat.

Elle lui a monté la tête contre nous. C'est eux ou nous, vous comprenez ?

Monsieur de Weers est venu à ma rescousse en lui prenant le bras et en offrant ainsi une première preuve d'autorité. Elle s'est lovée contre lui comme une enfant prisonnière de son palais et non plus comme une gardienne intraitable.

Sabine ne me parle quasiment plus depuis ma séparation et le départ de mon ex femme pour Buenos Aires. C'est devenu une étrangère, s'est excusé monsieur de Weers.

Je les ai salués et suis parti en leur précisant qu'ils recevraient un mail une fois le travail effectué.

Je ne fais pas confiance aux banquiers. J'ai donc appelé notre hotline pour demander un coursier. Nous payons, nous les 'nettoyeurs', une sorte de cotisation annuelle qui nous permet de bénéficier de services premium comme un pressing en moins de 2 heures ou un délestage de liquidités en moins de 24 heures.

Je me suis rendu directement à l'école des enfants pour accorder le bénéfice du doute à Sabine, l'aînée. Je me suis garé en contrebas d'un établissement design surplombant une colline face au lac. Le bâtiment principal présentait une architecture mêlant bois patiné et acier du meilleur effet.

A 16 heures tapante, des cris de joie ont envahi l'enceinte et une cinquantaine de gamins se sont rués vers la sortie en jetant leur cartable en l'air et en se bousculant sans complexe. L'un des gosses en blazer à écusson et en pantalon de flanelle s'est permis de frapper mon capot avec le plat de sa main avant de disparaître. J'ai esquissé un sourire, non pas parce que le véhicule ne m'appartenait pas mais parce que j'aurais sans doute fait la même chose à son âge. Ou pire.

J'ai attendu que le dernier quarteron de sales gosses termine leur catch amateur sur la pelouse avant de découvrir les enfants de Weers. Sabine est apparue aux mains de son frère avec un calme impressionnant. Elle l'a entraîné fermement vers les portes grillagées de l'entrée où stationnait une Chevrolet familiale noire assurant la navette pour les enfants ne bénéficiant pas de chauffeur.

En l'observant marcher la tête droite, les cheveux sombres élégamment peignés et reposant sur des épaules encore chétives avec son ensemble chemisier et robe d'un noir cosmique, je n'ai pu m'empêcher de revoir la jeune héroïne du film *La famille Adams...*

J'ai démarré et j'ai roulé lentement sur le gravier jusqu'à me retrouver à la hauteur de Sabine. J'ai baissé ma vitre et je me suis présenté comme un spécialiste des 'affaires délicates'. Sabine m'a observé longuement et quand elle eut fini de me jauger, elle a repris sa route en m'indiquant qu'elle avait interdiction de parler à des inconnus. J'ai souri et je lui ai précisé que je n'étais en aucun un inconnu puisque je venais de discuter avec ses parents de la manière de me débarrasser d'elle et de son frère.

Sabine n'a pas paru surprise ou alors elle maîtrisait ses émotions à merveille. Détail qui me fut confirmé par la suite. Je leur ai proposé un Mc Do et le regard de Lee s'est soudain illuminé. Sabine a hésité et j'ai senti son esprit élaborer tous les scénarios possibles incluant toutes les stratégies de sortie imaginables... J'ai remonté ma vitre en simulant un départ et c'est alors qu'elle a frappé contre la glace du siège passager avant.

L'environnement bruyant du Mc Do du rond-point de la nationale nous convenait parfaitement. Sabine savait qu'elle ne risquait rien et moi je n'avais pas à murmurer mes menaces. Sabine a refusé de passer commande. J'ai alors sorti un Comics de Spiderman de la poche intérieure de ma veste pour occuper Lee. Je l'ai volontairement posé devant moi en lui proposant de le prendre. Lee a regardé sa sœur qui a aussitôt tendu le bras pour le saisir. J'ai tiré le Comics à moi tout en fixant Lee du regard.

Lee, tu es grand maintenant. Tu n'as pas besoin de ta sœur pour prendre ce qui est à toi.

Son regard a soutenu le mien avec une intensité qui me fit baisser les yeux. Du jamais vu dans mon existence de liquidateur. Ses yeux bridés se sont étirés jusqu'à ne plus donner signe de vie tel un dragon consumant son souffle et s'enfonçant dans une torpeur hivernale.

Sabine m'aurait tué avec n'importe quel outil à sa portée à cet instant précis. Mais était-ce de ma provocation ou de son frère qu'elle avait le plus peur ?

Je n'aurai su dire si Lee me surveillait tant son silence visuel était déconcertant. Qu'une nappe de fumée se soit extraite de ses narines ne m'aurait pas surpris outre mesure. Son bras gauche s'est alors mis à trembler tandis que ses dents claquaient en mesure.

En prise à une bouffée de panique, Sabine s'est empressée de passer sa main dans les cheveux drus de son frère en chantonnant une comptine qui me reste encore en mémoire...

*Dragon Rouge, tu ne crains rien
Ni la mort, ni la faim
Petit dragon deviendra grand
Et de son ventre fécond, naitra un nouvel an...*

Elle se décida à glisser le comics devant Lee tout en poursuivant ses caresses apaisantes. L'incident me laissa pour le moins perplexe.

Pendant que son frère feuilletait les pages colorées de son magazine, j'ai tenté d'en savoir plus sur la relation houleuse qu'elle entretenait avec sa belle-mère. Mais Sabine avait déjà le talent d'un diplomate de carrière. Elle aurait pu arpenter les couloirs mortifères des Nations Unies et s'exprimer devant un comité restreint sur les droits des minorités au Tadjikistan sans que personne ne s'en étonne.

Elle m'expliqua que les rapports étaient compliqués dans les familles recomposées et que les infidélités passées de sa mère avait rendu son père suspect de sa propre paternité... Bref, Sabine ne voulait pas se mouiller. J'ai siroté mon Sprite tout en écoutant son baratin avec un certain plaisir, puis, j'ai gentiment posé ma main sur la sienne pour l'interrompre.

En l'espace d'une minute, j'ai vu son visage se refermer alors que je lui annonçais devoir remplir mon contrat dans les 24 heures. J'ai aussi décelé le regard en coin de son frère qui me fit froid dans le dos. Je n'avais pas de temps à perdre ou plutôt, elle n'avait pas ce luxe. Elle a vainement mentionné une relation travaillant pour un réseau maghrébin dealant du shit sur la région dans l'espoir de m'impressionner mais elle s'est rapidement rendu compte du rapport de force en sa défaveur et a baissé la garde.

Dès lors, nous pouvions entamer une relation plus apaisée. Avec le respect vient la confiance ou en tout cas une certaine forme d'honnêteté intellectuelle. Et puis, finalement, nous étions de la même famille. Sabine n'avait pas encore sauté le pas mais l'intention y était. Tuer ou vouloir tuer restent à peu de chose près la même chose.

Depuis son intrusion dans le cercle réduit des de Weers, Madame de Weers n'a visiblement jamais accepté l'introspection de Sabine et son refuge dans la littérature populaire. Elle ne respectait que les rapports de force en sa faveur et la gente masculine quand celle-ci s'attribuait tous les marqueurs d'une virilité épanouie.

Lee fût ainsi entraîné dans une quête perpétuelle de l'effort physique et de la réussite sportive. Le hockey sur gazon, l'escrime et le tennis accaparaient tout son temps libre. Mais le soir, il se faufilait dans la chambre de Sabine qui lui murmurait à l'oreille ses propres contes gothiques.

Avec le temps, elle l'a initié à ses messes prétendument sataniques mais qui n'étaient que d'aléatoires tentatives de communication avec l'au-delà. Bon, à ce stade de la conversation que m'assénait Sabine sur un ton monocorde, j'en ai conclu qu'elle avait ouvert une fenêtre sur le monde aseptisé de Lee et que, fasciné par le prétendu pouvoir mental de sa sœur, il ne jurait que par elle.

J'ai alors insisté pour qu'elle avale quelque chose. Son teint blafard et sa maigreur me mettaient mal à l'aise. Elle a cédé, sans renoncer à de vagues principes nutritionnels, en prenant une salade sans sauce qu'elle a picorée comme une anorexique...

Monsieur de Weers est resté absent de ses commentaires comme si sa personnalité ne méritait même pas de s'y attarder. L'homme ne s'était jamais vraiment remis du divorce de sa première femme et s'isolait fréquemment dans son bureau pour consulter une collection d'étiquettes de

bouteilles de bières qu'il conservait religieusement dans de magnifiques ouvrages en cuir. Cette manie avait le don d'irriter Madame de Weers et Sabine la soupçonnait de faire disparaître certains de ses plus beaux spécimens.

Cette pute a tiré Lee dans l'escalier comme un sac poubelle.

J'ai regardé du coin de l'œil Lee mais il s'était replongé dans son Comics. Sabine s'est mise à mâchonner nerveusement les cubes de gruyère insipides de sa salade.

Elle s'imaginait seule avec Lee mais j'étais là. J'avais séché mon cours de théâtre. En fait, je n'y allais plus du tout. Les premiers cris ont troublé ma séance de communication avec Yavel...

Yavel était une sorte de gnome, à mi-chemin entre le gremlin et Yoda selon les indications parcellaires de Sabine. Il flottait dans les limbes de l'au-delà, assurant une sorte de relais entre une divinité belliqueuse et la piétaille terrienne...

... J'ai clairement entendu cette pute ordonner à Lee de sortir de la chambre et de rallumer la lumière.

Devant mon regard interrogateur, Sabine a soupiré et s'est fendue d'une brève explication.

... Yavel a été élevé dans une grotte et il n'a jamais connu le jour. Il n'a jamais quitté son trou et il se nourrissait de bêtes sauvages qui tombaient dans les failles de sa vallée. Aujourd'hui ce ne sont plus que des rizières mais il paraît que les paysans du coin refusent de travailler autour du delta. Il y a eu trop de disparitions.

A cet instant, Lee a levé les yeux et a regardé sa sœur intensément.

Mais il est notre meilleur protecteur quand les adultes abusent de nous. Toujours disponible et toujours de bon conseil, conclue Sabine comme pour retrouver un ton plus léger.

Maintenant, il ne nous est plus d'aucune utilité. Il ne porte plus ce nom stupide de toute façon, renchérit Lee.

Il m'observa à mon tour en scrutant ma réaction. J'ai réalisé alors que les deux enfants entretenaient une relation beaucoup plus complexe que celle imaginée par leur mère.

Ce foutre satano-star-treckien m'embrouilla l'esprit mais je sentais que je touchais du doigt un sujet crucial dans leur opposition parentale. Je décidai de poursuivre en espérant en apprendre un peu plus sur leur motivation meurtrière.

Et comment procédez-vous ? je me suis enquis.

Pour contacter Yavel ? m'interrogea-t-elle.

J'ai acquiescé. Elle releva la tête comme pour rechercher l'inspiration. Lee intervint sans quitter des yeux la page de son comics dévoilant une esquive du Surfer d'argent pour sauver Thor d'un rayon issu d'une étoile de la mort que n'aurait pas reniée l'Empire.

Pourquoi tu ne lui offres pas le manuel ? proposa-t-il avec innocence.

Sabine, prise de court, garda la bouche ouverte en dévisageant son frère. Il releva la tête, enfonça sa main dans le sac de sa sœur sans qu'elle ne s'y oppose. Il en sortit une sorte de manuel au format poche dont la couverture capta immédiatement mon regard.

Lee était démultiplié à l'infini et observait un ciel noir, étoilé et froid. En examinant l'illustration de plus près, je me rendis compte que ce que je prenais pour une foule indistincte de clones de Lee se révélait plus subtile. Passé les premiers rangs, d'autres visages d'enfants et d'ados de toutes origines composaient ce conglomérat humain.

Lee croit qu'il sera une rock star.

C'est tout ce que Sabine se sentit capable de sortir maladroitement comme pour justifier l'aspect malsain de la couverture.

Non ! Je serai dresseur dans un cirque, objecta Lee.

Sa référence au cirque me glaça le sang mais je ne voulus pas en savoir davantage. Par peur sans doute. Je manipulai le bouquin qu'il venait de m'offrir.

Terror guide book, je lus à haute voix avec incrédulité.

Je reposai le manuel.

On a développé une app mais elle est en attente de validation chez Apple, m'annonça fièrement Lee.

J'ai acquiescé et j'ai surtout voulu revenir à ce que je maîtrisais le mieux, ma mission.

Bien. Les enfants, vous connaissez la raison de ma présence ?

Nous tuer.

Lee n'avait pas cillé en affirmant connaître l'objet de ma mission. Ce gosse m'impressionnait de plus en plus. Sabine enchaîna aussitôt pour reprendre son histoire interrompue.

... Quand je suis sortie de ma chambre, je suis tombé sur elle tirant le bras de Lee comme on tire sur la laisse d'un chien qui s'attarde pour renifler une trace de pisse.

Les lèvres de Sabine se sont rétractées et son coup de serviette pour s'essuyer la bouche ressemblait fort à un nettoyage à sec pour effacer un souvenir qu'elle abhorrait.

... Lee résistait bien. La pute se rendait compte que les cours de judo se retournaient contre elle. Mais elle est forte comme un squelette d'outre-tombe. Elle a saisi le bras de Lee avec ses deux mains et a tiré d'un coup sec. J'étais en haut, donc juste capable d'entendre leurs cris mais le craquement, je l'ai entendu distinctement, comme une porte qu'on force avec un pied de biche ou un paquet de chips qu'on écrase.

Cette salope a lâché mon frère qui a perdu l'équilibre. Il s'est écroulé de tout son poids sur son bras déjà déboité. Je suis sûre qu'elle a voulu ainsi masquer la blessure qu'elle lui a infligé en prétextant une chute dans l'escalier.

Et depuis, tu ne joues plus au tennis ? je demandai à Lee.

Sabine se leva brusquement et contourna Lee pour soulever son bras gauche. J'aurai juré qu'elle tirait les ficelles d'un pantin.

Depuis, il ne joue plus à rien. Il est gaucher.

Lee s'arracha de cette posture embarrassante d'un coup d'épaule et Sabine revint s'asseoir. Elle commença à picorer dans le cornet de frites de son frère qui ne semblait pas percevoir le danger. J'ai interprété son intrusion sur le territoire de son frère comme une forme de relâchement.

... Mais elle n'avait pas prévu que je filme tout là...

Sabine tapota son Samsung avec pour la première fois un sourire carnassier aux lèvres.

...Quand elle m'a repérée en haut, elle s'est jetée vers moi. Je n'ai jamais vu quelqu'un se déplacer aussi vite. En trois mouvements à peine elle m'a effleuré la main mais j'ai été plus

rapide et je lui ai refermé la porte de ma chambre en pleine gueule. J'ai juste eu le temps d'envoyer le fichier par mail à un ami avant que la furie ne déboule dans ma chambre pour me piquer mon portable...

J'ai demandé à Sabine de me montrer le fichier vidéo. Elle a hésité, puis, a sorti un mini-disque dur rose de sa poche et me l'a tendu. Une heure s'était écoulée et Lee venait de terminer sa BD.

Pourquoi avoir imaginé vous débarrasser de votre père aussi ? Il vous ignore... ai-je demandé à Sabine.

Elle a souri et s'est penchée vers moi avec un air presque adulte.

Disons que c'est notre assurance

Je l'ai observée un instant sans trop comprendre. Lee a poussé son manifeste devant moi.

Il faut le lire, monsieur. Et ensuite, vous jugerez si vous êtes avec nous ou contre nous.

Lee... Cet enfant affichait une disposition à changer d'expression aussi vite qu'un mouvement de cils. Aussi touchant qu'il pouvait l'être quand il lisait en silence son Comics, il n'en était pas moins terriblement inquiétant quand il avait une idée en tête.

J'ai fourré le bouquin dans la poche arrière de mon jean en me levant. Le livre s'y logea comme un ticket de métro dans un composteur.

Nous sommes sortis du Mac Do en prenant soin de serrer la main de Ronny, le clown effrayant et mascotte de l'enseigne, qui s'agitait pour promouvoir un anniversaire. Je les ai laissés à un arrêt de bus les menant directement chez eux. Etrange sensation que de les voir s'apprêter à rejoindre le cocon familial où chacun des membres cultivait des pulsions de mort...

Sabine serrait la main de son frère et me fixa de son regard adulte.

Ne prenez pas de décisions hâtives. Vos commanditaires sont le passé. Nous sommes l'avenir.

Lee glissa quelques mots à l'oreille de sa sœur.

Je vous appelle en début de soirée, d'accord ? me proposa Sabine.

A ma surprise, j'ai consenti à sa négociation de dernière minute pour gagner quelques heures de répit.

Sur la route, j'ai longé le Polo club où la mère de Lee l'avait inscrit pour suivre des cours de tennis. Selon mes fiches, il n'avait pas brillé là aussi de ses talents de sportif. Mais ma réflexion s'arrêta nette quand un gamin entreprit de traverser la route en courant.

J'ai pilé et il a rebondi sur le capot avant de disparaître sous mes roues avant.

J'ai regardé dans mon rétro et j'ai compris que je disposais de quelques secondes pour m'enfuir. Je m'apprêtais à reculer lorsque la main du gosse s'est étalée sur mon capot, précédant son visage sonné mais bien vivant.

Un homme d'une quarantaine d'années en blazer venait déjà de surgir du lounge en m'interdisant toute retraite. Je suis donc sorti calmement de mon coupé, j'ai fermé ma veste en lin de chez Burberry et je me suis agenouillé auprès de la victime en arborant l'air le plus concerné possible.

Ca va petit ?

Le gosse a maugréé un vague *oui* et je l'ai soulevé dans mes bras. J'ai alors croisé l'inconnu en

blazer qui finalement semblait flirter avec la cinquantaine.

Dans ma poche droite.

Il n'était sans doute pas habitué à recevoir des injonctions mais il s'exécuta néanmoins.

J'aimerais éviter un second incident.

Il observa ma clé de voiture et trotta jusqu'à elle pour la garer. J'ai déposé le gosse sur un des fauteuils de velours de l'accueil du club house. Par chance, il ne souffrait que d'un léger étourdissement et je pus convaincre le réceptionniste de reposer le combiné de son téléphone.

Nous ne voulons pas d'une ambulance devant l'entrée ?

En effet, s'inclina-t-il.

Un doliprane plus tard, j'aidai le gamin à se relever.

Tu es classé ? lui demandai-je en lui tendant sa raquette.

Pas encore. Mais je progresse.

Nous sortions enfin de ce guêpier. Je remerciais mon étoile de ne pas avoir eu à dévoiler mon identité, même factice. Et puis, au moment des adieux, l'idée me vint que Lee avait fréquenté ce club.

Lee, ça te dit quelque chose ?

Le gosse marqua un temps arrêt et je décelai une ombre furtive voilant son visage.

Le receveur... murmura-t-il.

Le quoi ?

Le receveur. On n'a jamais bien compris son jeu ici. Il demandait à renvoyer la balle contre des gars qui pesaient deux fois son poids. Hulk s'en servait comme sparring partner.

Hulk?

1m85, 97 kilos. Le Jim Courier du 21ème siècle. Lee recevait ses services sans moufter.

On s'est retrouvés dehors sous une pluie fine. Le gosse se massait l'épaule tout en gardant cet air lointain.

Je te dépose à l'hôpital.

Non, ça ira...

Je te dépose, j'ai insisté.

En voiture, j'ai mis le chauffage et j'ai abaissé le siège du gosse pour qu'il puisse garder une position allongée. J'ai réglé le gps sur le centre hospitalier universitaire de Genève et nous avons roulé sans un mot jusqu'à ce que le souvenir du manifeste de Lee ne se rappelle à moi. J'avais une sensation de vide entre mon fessier et le cuir du siège.

C'est Lee ?

Le gosse tenait le livre dans sa main. Il venait de le saisir dans la poche de rangement de la portière. Je n'avais aucun souvenir de l'avoir glissé là. Je lui ai repris le bouquin assez brutalement.

Oui.

Putain, il est vraiment atteint finalement.

Finalement ? je me suis enquis.

Oui. On n'a jamais compris pourquoi il venait s'entraîner.

Peut-être qu'il voulait juste se muscler le bras gauche, j'ai lancé en pénétrant sur le rond point de l'hôpital.

Le gamin s'est aussitôt extirpé du coupé en maugréant un merci. Alors qu'il refermait la porte, il m'a répondu avec un temps de retard.

Ca m'étonnerait, il ne renvoyait jamais la balle.

Et il a disparu dans le hall en m'abandonnant à son étrange révélation. Mon Samsung sonna et coupa court à ma réflexion. Avec le recul, je crois que ce coup de fil aurait dû arriver plus tard mais son auteur préférait sans doute entraver mes éventuelles conclusions.

J'ai décroché et j'ai laissé Sabine me parler.

Une heure plus tard, dans le bar feutré de l'hôtel Beau rivage, j'ai calmement analysé la situation. En gobant l'olive verte de mon Martini Dry au Gin, j'ai découvert que ce qui pouvait s'apparenter à une dernière mission était aussi une première du genre...

Un infanticide et une victime qui n'en pense pas moins, voilà qui ne manquait pas de piment. Une certaine fébrilité s'emparait de moi à mesure que le Martini Dry filait dans mes veines comme un chauffard du samedi soir sur le périph parisien. Devant moi, une jeune femme blonde visiblement originaire d'un pays d'Europe de l'Est entretenait une conversation ponctuée d'éclats de rire avec deux types en costume. Cela ne l'empêchait de m'adresser de fugaces coups d'œil.

Sabine m'avait plu, vraiment. Cette fille ne méritait pas de mourir. Le privilège de l'âge me permettait aujourd'hui de décider du sort d'une gamine alors que 10 ans plus tôt elle n'aurait même pas eu le loisir de goûter aux frites de son frère. Il y a un sentiment quasi divin à pouvoir maîtriser l'avenir d'individus et je ne voulais sans doute pas perdre une once de cette sensation à cet instant précis.

Un coup de fil de Madame de Weers me rappela à quel point cette femme m'était insupportable. J'ai eu droit à un monologue surréaliste sur mon comportement indigne d'un 'gentleman' en m'accaparant leur argent sans avoir entamé la moindre initiative meurtrière. J'ai raccroché quand elle m'imposa une heure butoir pour l'assassinat des enfants.

Tout s'est joué au cours des trois minutes suivantes. Des images furtives d'une île ensoleillée ont traversé mon lobe frontal. Les 2 millions se sont matérialisés devant moi sous la forme de billets de 100 euros. Ils remplissaient une mini malle Vuitton de 32 kilos. Elle était là, ouverte sur l'une des tables du bar. Il me suffisait de tendre le bras pour visualiser ma plage de sable blanc, mon transat, mes grooms en complet de lin blanc et mon Mojito glacé. J'ai vieilli et, passé un certain âge, nos idéaux deviennent des clichés.

A cet instant, Sabine et son frère étaient morts. Leur avais-je vraiment laissé une chance ? Sans doute pas. Peut-être que seule ma conscience de tueur en fin de parcours nécessitait d'être comblée. Je n'ai pas eu d'enfants et j'aurais aimé avoir une fille aussi brillante que Sabine. Si seulement elle avait eu les mêmes arguments que ses parents, je l'aurais débarrassé de sa belle-mère avec un plaisir certain.

Alors que je me levais pour rejoindre ma chambre et récupérer mon Beretta, mon portable a sonné. J'avais complètement oublié la promesse de Sabine, celle de m'appeler dans la soirée...

Extrait du rapport du commissaire principal Satiel / Affaire de Weers / 6577
23 février 2010

Suite à l'appel de la femme de chambre des époux de Weers le mardi 23 février 2010 à 10h13, nous nous sommes rendus au 21 rue de Sartres pour découvrir deux corps inertes.

Le premier a été identifié comme celui de Monsieur de Weers, 47 ans, propriétaire de la villa Bellecourt au sis 21 rue de Sartres. L'homme était allongé sur le canapé d'angle de son bureau, dans son peignoir, le visage crispé de douleur. Nous avons analysé la tasse de thé à demi consommé à ses côtés. Elle contenait du cyanure. Aucune trace de lutte ou de résistance n'a pu être observée sur le corps de la victime.

Le second corps a été retrouvé dans la salle de la chaudière au sous-sol. Nous attendons la confirmation de l'autopsie mais il semblerait que le corps au $\frac{3}{4}$ brûlé soit celui de Mme de Weers. Son bras droit a été déboîté, peut-être le résultat de son effort pour sortir de la salle. La chaudière a été allumée à son niveau maximum, plus de 200 degrés, et la valve ouverte a rendu rapidement l'habitable aussi brûlant qu'un four. Sa mort a dû conclure plus de 30 minutes d'atroces souffrances.

Les tests ADN se sont révélés négatifs. Un seul indice a pu être découvert, une cigarette consommée mais qui n'a pas été fumée.

Les enfants ont été confiés à l'association Rayon de soleil qui bénéficie d'une dotation du canton pour la prise en charge d'orphelins. Un psychologue détermine actuellement leur choc émotionnel.

Extrait de la Tribune de Genève, 11 Mars 2012
De (très) jeunes héritiers

Le 24 février restera une date à jamais gravée dans les esprits de Sabine de Weers et de son demi-frère Léo. Le père de Sabine de Weers et la mère de Lee Rastinger furent retrouvés morts dans des conditions particulièrement éprouvantes. A ce jour, l'enquête n'a toujours pas permis de déterminer les causes exactes des meurtres mais la piste mafieuse semble privilégiée. La banque de Weers dont monsieur de Weers était encore gérant majoritaire était suspectée par l'Etat Fédéral de continuer à héberger des comptes numérotés au profit de la mafia calabraise et cela malgré les injonctions répétées du juge Mateodi pour obtenir la fermeture et le gel desdits comptes.

Le 11 mars restera, aussi, une date à jamais gravée dans l'esprit des deux enfants. En vertu du testament, ils bénéficient du transfert de l'intégralité de la fortune de Monsieur de Weers soit plus de 36 M d'euros sous forme de liquidités et de parts au sein de la holding familiale. Selon l'avocat de la famille, la seconde clause du testament prévoyait la transmission des biens de Monsieur de Weers à son épouse en cas de disparition des enfants.

...

Ile de Cafleto, Caraïbes françaises

Je contemple un horizon bleu sur une plage de sable blanc, un Mojito aux reflets verts à la main. C'est exactement comme je l'ai imaginé ; reposant et gratifiant. Elle m'a coûté un bras mais 3 millions d'euros transférés de Suisse ont eu raison de mes dernières hésitations.

Je ferme les yeux, inspire et autorise l'air marin à tonifier mon organisme. Je saisi ensuite mon Ipad et je consulte mes mails. Parmi les messages à l'objet codifié et aussitôt identifiés comme nouveaux clients, je repère l'adresse de Sabine.

Bonjour de Miami. Déjà 666 membres :)

Ce sont les seuls mots qui accompagnent la photo dans le corps du mail. Mon cœur s'emballa. Je distingue Lee et sa sœur dans ce qui semble être un immense stand placé stratégiquement au milieu d'une convention dédiée aux arts occultes.

Un tic nerveux, depuis longtemps oublié, se rappelle à mes bons souvenirs à la frontière de ma paupière gauche. Lee a son bras autour des épaules de Sabine. Son expression et sa posture démontrent qu'il n'est plus le petit frère fragile que sa sœur protégeait. Mais l'avait-il jamais été ?

Je ressens pour la première fois une chaleur lourde et étouffante alors que je ne porte qu'un tee-shirt de lin. Mais ce qui accapare toute mon attention est Lee et son putain de bras qui semble parfaitement valide.

J'essuie une nappe de sueur de mon front avec la paume de ma main et mon regard tombe sur le manifeste de Lee trônant sur la table basse de plage aux cotés de mon Mojito.

Mais qu'est ce que tu fous là ?

Je me mords la lèvre inférieure. Jamais je ne me suis surpris à parler à voix haute depuis la mort de ma femme. Je retire mon tee-shirt avant de m'en servir comme essuie-tout sur mon torse.

Je saisis le livre de Lee mais la multiplicité de sa présence sur la couverture brouille ma vision. Je vois des milliers de Lee devant moi comme si je venais d'enlever mes lunettes devant un film en 3D.

Hector...

J'appelle mon majordome mais ma voix s'éteint pathétiquement à la périphérie de mes lèvres. Pourquoi je retourne ce foutu bouquin ? Je n'en sais rien mais je le fais.

I am Lee John.

Mon corps se rétracte et forme un bloc aussi impénétrable que celui des anciennes républiques socialistes. L'introduction de Lee sous sa photo déclenche un red code dans ma centrale crânienne. Je relis plusieurs fois à voix haute ces deux simples phrases.

I am Lee John.

I am Legion.

Au bord de la panique, je roule de mon transat pour tomber mollement contre le sable chaud. Un rire nerveux s'échappe de mon estomac.

Sale petit con...

Lee était Yavel et il est devenu Légion.

Je suis affalé face contre terre avec le dos du manifeste devant les yeux. Ce livre est vivant, j'en suis convaincu.

Seul je ne peux rien. Vous êtes mes bras, vous êtes mes jambes, vous êtes mes soldats...

Je n'arrive plus à lire la suite de cette prière qui conclut le dos du manifeste. Ma vue me trahit, elle aussi ! Ahaha. J'ai encore la force de me retourner sur le dos et d'apprécier une dernière fois un ciel azur.

Je sais. Je sais pourquoi Lee s'est disloqué volontairement le bras au tennis. Je sais qu'il le devait pour entraîner Sabine dans son plan, pour qu'elle accepte de passer de ses rites gothiques ridicules à de véritables messes noires, pour qu'elle passe définitivement sous le pouvoir de son frère et pour qu'elle fasse peser une menace de représailles sur ses parents en

les incitant ainsi à prendre contact avec moi.

Lee connaissait les limites de sa sœur et les siennes. Sabine n'avait pas l'étoffe d'une tueuse et Lee portait sa propre malédiction, celle que le grand créateur lui avait imposée à une époque si lointaine qu'elle échappe à nos meilleurs archéologues. Il ne reste à Lee que la cupidité et la violence des hommes pour faire aboutir son projet. Mais il ne manque certainement pas de munitions.

Seul, Lee n'est rien car il est Légion. Il est le malin, et préfère laisser les hommes commettre l'irréparable. Adam a pris la pomme de son plein gré comme Sabine a déclenché ce processus mortifère sans compromettre Lee.

Ma main cherche un appui et saisit le rebord de la table basse, renversant au passage mon mojito. Est-ce moi ou je crois détecter une mousse stagnante et pour le moins curieuse au fond du verre ?

Hector, combien as tu pris ? 10000, 30 000€ ?

Putain de majordome. On ne peut plus faire confiance au petit personnel.

Je ne veux pas abandonner. Soudain, je réalise que ce n'est plus une question de mission mais de destinée. Lee doit mourir avant de rendre la vie sur cette planète et donc ma retraite, impossible.

Il ne faut pas dormir... Pas dormir... Je lutte pour me traîner jusqu'à l'eau où mes lèvres viennent laper l'océan. Mon estomac se contracte et je rote de l'eau salée. Avec un peu de chance, je rejette ce putain de poison qu'Hector m'a glissé dans sa cuisine.

Tu as peut-être déjà 666 adeptes, Lee, mais je n'ai besoin que d'une balle pour te faire la peau. Tu vises loin mais je vise juste.